



Vous lirez l'article de Breton, publié en 2011 dans le mensuel *Le Monde Diplomatique*.

En binôme, vous réaliserez la carte heuristique témoignant de votre lecture de ce document, en mettant en évidence les **noyaux**, et en les différenciant des **catalyses**, tout en appréhendant les articulations logiques (**jalons**).





« Le déclin de la parole » Philippe Breton

Nous sommes dans une situation étrange : alors que la persuasion est partout, que ses procédés nous assaillent de toute part, élèves et étudiants ne sont préparés ni à la pratiquer ni à la décoder. Malgré la volonté de quelques enseignants et la ténacité de quelques chercheurs en communication, il n'y a nulle part de véritable programme de sensibilisation à l'argumentation, c'est-à-dire à un convaincre non-manipulatoire.

A cause de ce vide relatif, on a vu proliférer ces dernières années, dans le monde de l'entreprise, de la communication, ainsi que dans l'immense marché que constitue la « recherche de l'épanouissement personnel », de multiples « théories », souvent vendues à prix d'or, qui justifient « scientifiquement » l'instrumentalisation et la manipulation d'autrui comme mode d'être en société.

2

Car le XXe siècle est témoin d'un paradoxe qui a été peu souligné jusqu'à présent. D'un côté on a vu se développer, d'une manière qui n'a pas de précédent, toute sorte de pratiques de la persuasion. Les batailles idéologiques se sont succédé par vagues, mobilisant des foules immenses. Les ressources de la propagande, de la désinformation, de la manipulation psychologique ont été massivement utilisées tout au long de ce siècle, en période de guerre comme en période de paix. Même la progression mondiale, à l'heure actuelle, du libéralisme constitue, sous des formes nouvelles, un immense enjeu de persuasion. Le développement du secteur marchand, lui aussi sans précédent, se nourrit de l'emprise majeure de la publicité sur les consciences, vaste entreprise de conviction peu regardante sur les moyens.

D'un autre côté, malgré cette présence massive, la parole pour convaincre se déploie dans un vide presque total de réflexion, d'enseignement, de culture, et pour tout dire, d'éthique. Il n'y a pas de véritable « culture du convaincre » à la mesure d'une civilisation qui ne cherche plus dans les normes du passé et de la tradition les raisons de son destin.

Manipuler les esprits

La conséquence de ce paradoxe est que l'exercice de la parole, presque uniquement soumis à la règle de l'efficacité, décline au profit de ses formes les plus manipulatoires.

On peut se demander si nous n'assistons pas à un véritable déclin de la parole et de la fonction qu'elle remplit dans le progrès de la civilisation. D'autres périodes de l'histoire humaine ont connu un tel déclin. Après cinq siècles de République durant lesquels s'était formée, dans

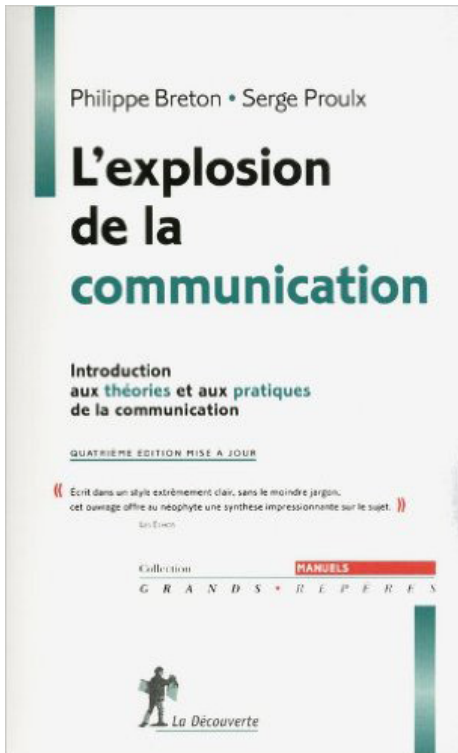


Tacite (en latin *Publius Cornelius Tacitus*) est un historien et sénateur romain né en 581 et mort vers 120 ap. J.-C.

la continuation de l'esprit démocratique athénien, une culture du débat politique, l'historien romain Tacite se demande, dans un texte écrit aux alentours de l'an 80 (après J.-C.), si celle-ci n'est pas en train de disparaître sous ses yeux . « Aujourd'hui, écrit-il, il faut faire court : fini le temps où les orateurs pouvaient s'exprimer librement devant un public attentif et qui prend part aux débats ». « Aujourd'hui, dit-il encore, la culture des orateurs, qui avait nourri la République, ne sert plus à rien : l'Empire s'impose et avec lui la démocratie de la parole disparaît ». Tacite voit dans l'esthétisation du discours - et la naissance d'un genre, la littérature - la conséquence de cette fin d'une époque inaugurée par Athènes. Il évoque aussi les jeux du cirque, devenus unique sujet de conversation « même dans les écoles de rhétorique ».

En restant prudent sur la comparaison, ne vivons-nous pas une période équivalente, où la parole est tout aussi malmenée ? Aujourd'hui aussi, il faut faire court : le « clip » est devenu l'unité de mesure du discours. Le débat vivant est remplacé par des procédures manipulatoires au service le plus souvent d'une pensée unique à l'échelle mondiale. Les nouveaux jeux du cirque, le spectacle télévisuel multichânes, sont l'unique sujet de conversation. Mesure-t-on les conséquences sur une société où l'on ne parle plus que de choses que l'on n'a pas vécues, sinon par procuration virtuelle ?

3



Francis Fukuyama, né le 27 octobre 1952, à Chicago, est un philosophe, économiste et chercheur en sciences politiques américain.

Intellectuel influent, très connu pour ses thèses sur la fin de l'histoire, Francis Fukuyama est actuellement professeur d'économie politique internationale à l'université Johns-Hopkins à Washington.

Le premier signe, mais pas le plus visible, du déclin de la parole est la tentative de restriction du champ où elle s'applique. Qu'est-ce qui est discutable, qu'est-ce qui relève d'un choix collectif ? La gigantesque bataille idéologique qui a pour objet d'imposer le libéralisme à l'échelle mondiale, a comme caractéristique de se mener sur un mode manipulatoire. Loin de se présenter comme un choix possible, discutable dans l'espace public, le libéralisme se présente comme une « évolution naturelle », une « loi » à laquelle nous serions soumis. La parole est dessaisie de sa possibilité d'intervention, et l'essentiel de ce qui nous arrive est présenté comme non discutable, échappant à la parole. Il y a beau jeu, dans une telle situation, de se plaindre qu'il n'y a pas, comme Francis Fukuyama avait tenté de le faire croire, de solution de rechange au libéralisme. En somme, on nous lie les mains, on nous jette à l'eau et on dit que nous ne savons pas nager...

Lutter contre le déclin de parole passe par tout ce qui permet de rendre discutable notre destin commun, par le refus de la météorologisation du politique et de l'assimilation sémantique si répandue, du chômage à une



Jacques Ellul (né le 6 janvier 1912 à Bordeaux et mort le 19 mai 1994 à Pessac), d'ascendance malto-italo-serbe par son père et franco-portugaise par sa mère, est un professeur d'histoire du droit, sociologue, théologien protestant et libertaire français.

Surtout connu comme penseur de la technique et de l'aliénation au XXe siècle, il est l'auteur d'une soixantaine de livres (la plupart traduits à l'étranger, notamment aux États-Unis et en Corée du Sud) et de plusieurs centaines d'articles.

4

(...)

Ayant adopté comme devise « exister, c'est résister », il disait lui-même de son

œuvre qu'elle est entièrement centrée sur la notion de liberté.

Harry S. Truman, né le 8 mai 1884 à Lamar dans le Missouri - mort le 26 décembre 1972 à Kansas City dans le Missouri, est le 33e président des États-Unis. Élu comme vice-président de Franklin D. Roosevelt en 1944, il lui succède à sa mort le 12 avril 1945. Truman préside à la fin de la Seconde Guerre mondiale et lors de la montée des tensions avec l'Union soviétique qui se transforme en Guerre froide.

Alors que l'Allemagne capitule quelques semaines après l'accession à la présidence de Truman, il prend la décision d'autoriser les bombardements atomiques de Hiroshima et Nagasaki. Sa présidence marque un tournant dans la politique étrangère des États-Unis car le pays adopte une politique interventionniste en conjonction avec ses alliés européens. Travaillant étroitement avec le Congrès, Truman participe à la fondation des Nations unies, applique la doctrine Truman et fait voter le plan Marshall pour reconstruire l'Europe.

sorte d'anticyclone des Açores, c'est-à-dire à un phénomène sur lequel nous n'aurions aucune prise.

Un autre signe du déclin de la parole est l'absence de référence, dans l'espace public, à des normes qui réguleraient l'emploi de tel ou tel type de procédés visant à convaincre. Il est frappant de voir l'absence de disjonction, dans les démocraties modernes, entre l'univers des fins et celui des moyens.

Si les fins sont bonnes, alors tous les moyens peuvent être mis à leur service. La fascination pour la technique n'est pas étrangère à ce curieux blanc-seing donné aux moyens de communication. Ainsi, pour ne prendre que cet exemple, la propagande est diabolique lorsqu'elle est au service des régimes totalitaires, mais devient d'une certaine façon respectable lorsqu'elle est mise au service d'idéaux démocratiques. C'est d'ailleurs, comme le montre Jacques Ellul, le gouvernement américain lui-même qui a inauguré les techniques de la propagande moderne en 1917, au service d'une « bonne cause », les idéaux de la démocratie libérale. Il en est des techniques de manipulation comme de la bombe atomique, un « outil au service de la paix », un « dépôt sacré », comme disait le président Truman, lorsqu'elle est entre les mains des démocraties libérales, mais objet de terreur diabolique quand les « autres » la fabriquent.

Le sommet de cette confusion entre les fins et les moyens est la publicité moderne. On sait, depuis Stuart Ewen, que les capitaines d'industrie du XIXe siècle se sont transformés grâce à elle en « capitaines de conscience ». Objet complexe par le mélange des genres qu'elle opère, la publicité reste un formidable outil de manipulation des esprits. Les générations futures jugeront peut-être que nous aurons été de ce point de vue autant « sous influence » que les habitants des pays totalitaires que nous plaignons d'avoir été irradiés par la propagande. Mais comme la cause est bonne, du moins du point de vue du secteur marchand, les moyens le seraient aussi.

Tout dire tout faire ?

Le domaine politique n'échappe pas à cette contradiction qui fait que la démagogie serait légitime si le programme politique est bon. C'est ainsi qu'on a vu une partie de la gauche française trouver des vertus à un bateleur démagogue, M. Bernard Tapie, dont l'ignominie des stratégies de persuasion n'échappait pourtant à personne. Comment lutter contre la propagande de l'extrême droite quand on ne condamne pas son emploi dans le camp démocratique ?

Ne faut-il pas réfléchir à une disjonction entre une éthique des fins et une éthique des moyens, qui partirait du principe que toute parole, quelle qu'elle soit, se corrompt d'être diffusée à l'aide de procédés manipulateurs qui ne respectent ni celui qui l'émet ni celui qui la reçoit ? Les normes qui permettraient d'opérer une partition entre ce qui relève du respect et ce qui émerge à la violence manipulateur existent. Déjà la

Stuart Ewen est un historien étatsunien. Son champ de recherche sont les médias, la culture de consommation, et la question du conformisme. Il est également professeur émérite au Hunter College et à l'Université de New York, dans les départements d'histoire, sociologie et études des médias. Il est l'auteur de six livres. Sous le nom de plume d'Archie Bishop, Ewen a également travaillé en tant que graphiste, photographe, pamphlétaire, et agit-prop militant depuis de nombreuses années.

Le *Retour au source* a récemment réédité son ouvrage le plus connu : *La société de l'indécence - Publicité et genèse de la société de consommation* (Paris, 2014). Stuart Ewen y retrace l'origine de ce que Guy Debord nomma le Spectacle, premier allié du productivisme industriel dans la guerre culturelle menée pour l'expansion du modèle de société américain, et dont l'iconographie fondée sur l'exhibition de corps jeunes, féminins et plutôt dévêtus a entièrement colonisé les médias et les imaginaires, élaborant au fil du temps une véritable société de l'indécence

Roland Barthes, né le 12 novembre 1915 à Cherbourg et mort le 26 mars 1980 à Paris, est un critique littéraire et sémiologue français, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales et professeur au Collège de France. Il fut l'un des principaux animateurs du structuralisme et de la sémiotique en France.

culture grecque de l'argumentation, à peine inventée, les discutait. Depuis cette époque, tout homme politique qui franchit par exemple la ligne rouge de la démagogie sait qu'il le fait. Ces normes, qui sont des normes de civilisation, sont connues de tous. Mais leur portée est atténuée, voire niée dans un climat où le « laisser-faire » s'applique aussi à la parole et aux procédés de communication.

Tout rappel de ces normes est pris dans la fausse alternative liberté/censure qui est le credo des sociétés libérales. Il en est de ces normes comme de toute parole dans l'espace public : on peut tout dire, tout faire. Toute idée qui trouve preneur serait légitime du fait même qu'elle trouve preneur. C'est ainsi que les lois du marché contaminent jusqu'au monde des idées et des moyens de les communiquer. Il faut rappeler que de la même façon que nous avons renoncé, en signe de civilisation, à l'exercice de la violence et de la vengeance privée, nous avons reconnu, au moment même de la naissance de la démocratie, des normes qui permettent de renoncer à la violence psychologique que constitue la manipulation de la parole. Il est peut-être temps de les réactiver, d'en souligner l'importance pour la démocratie et de montrer l'intérêt que chaque citoyen pourrait en retirer.

Un autre signe du déclin de la parole est la désaffection des systèmes d'enseignement et de recherche vis-à-vis de ce que Roland Barthes avait qualifié d'« empire rhétorique ». En 1902 disparaissait des programmes d'enseignement français cette matière qui avait été, depuis deux mille cinq cents ans, la base de toute scolarité. Bien sûr, la rhétorique s'était progressivement dégradée, pour n'être plus qu'une coquille en partie vidée du contenu citoyen qu'elle avait à la période classique.

Une des fonctions civiques essentielles de l'enseignement ne serait-elle pas de montrer que les grandes valeurs démocratiques ne sont rien si les moyens pour les défendre ne sont pas, eux aussi, au service du recul de la violence et de la construction d'un lien social solidaire, c'est-à-dire, respectueux de la relation à autrui ?

